

LE VALAIS

*dans la Chronique illustrée
de Diebold Schilling, clerc lucernois,
de 1513*

A M. Jules-B. Bertrand,
ancien président de la Société
d'Histoire du Valais Romand.

NOTICE

Pour ajouter à l'éclat de la commémoration du VI^e centenaire de son entrée dans la Confédération et laisser un témoignage durable reliant le présent au passé (car le cinématographe et le journal n'ont qu'une carrière éphémère), Lucerne a publié, le 11 septembre 1932, la chronique richement illustrée que Diebold Schilling avait remise à son Conseil pour la St-Jacques de 1513.

* * *

Diebold Schilling appartient à une dynastie d'actuels et de chroniqueurs, telles qu'en apparaîtront par la suite d'imprimeurs et de libraires. Bienne s'honore d'être le berceau de ces Elzévir du manuscrit helvétiques. Le grand-père, Nicolas (Klewî), banni en 1409 de Soleure où la famille avait fait souche, ayant gagné l'Alsace et s'étant acquis, en 1420, la bourgeoisie de Hagenau¹, Jean Schilling, le père de Diebold, s'y appliqua d'abord, en l'officine de Diebold

¹ Dont il sera banni également en 1454 ; il ira mourir à Kaysersberg.

Lauber, dans l'art de l'enluminure et de la calligraphie; en 1460, on le trouve bourgeois et vice-chancelier de Lucerne où il est venu se fixer; il sera plus tard chargé de mission près le roi de Hongrie et protonotaire apostolique en Bohême. Son frère, Diebold l'ancien, également expert à manier plume et pinceaux, d'abord secrétaire de Lucerne, puis greffier de Berne dont il devint bourgeois, s'éteignit en 1486, chargé d'estime et chroniqueur officiel des Magnifiques Seigneurs.

Diebold le jeune vit le jour à Lucerne, vers 1460, y reçut, à l'école paroissiale, l'enseignement en allemand et en latin, fut « écolier » aux universités de Bâle et de Pavie. Clerc au printemps de 1479, prêtre, notaire impérial et apostolique en 1481, il est, dès cette date, substitut de son père à la chancellerie de Lucerne: à la Diète de Stans, le 22 décembre, il l'assiste dans la tenue du procès-verbal, et relatara dans sa chronique l'événement en témoin personnel.

Héritier d'un nom et de qualités notoires, il l'était également d'un naturel bouillant et quelque peu vindicatif, qui ne lui épargna pas plus certains ennuis que son père n'en fut exempt, que son grand-père, deux fois banni, ne l'avait été, et que son fils Christophe ne devait l'être à son tour¹. Maint trait de sa « jeunesse folle » semble emprunté au roman contemporain du « pauvre écolier » Villon: Bien que

¹ Celui-ci (acolyte en 1507, étudiant à Pavie en 1514-1515), d'une culture et de talents encore supérieurs à ceux de son père, fut honoré de l'amitié de savants illustres. Cependant, rentré de Fribourg-en-Brisgau et Tubingue, où il poursuivait ses études, dans sa ville natale de Lucerne, il y tua sur la « Hofbrücke », en 1527, la servante du chanoine Mathis Eggli, enceinte de ses œuvres, et dut chercher asile au couvent d'Engelberg; soustrait au châtiement du bras séculier, il fut toutefois banni à perpétuité de Lucerne et de son territoire.

desservant, en 1483, de l'autel de la Vierge à la chapelle de St-Pierre, puis bénéficié de la cathédrale dont il se décore volontiers du titre de chanoine, voici Diebold, en 1487, à la suite Dieu sait de quel procès, « prisonnier à la tour », dont on le relâcha moyennant caution de 200 florins et serment usuel de ne se point venger, mais où il laissa son bénéfice¹. Il n'y sera réinstallé, en 1489, qu'après avoir obtenu grâce des deux Conseils et juré de remplir exactement les devoirs de son saint ministère. Las ! huit mois à peine après avoir juré, et reconnu solennellement comme motif de destitution toute conduite non digne d'un prêtre et parfaitement honorable, il se prend de querelle, la nuit, devant la cathédrale, avec un savetier son voisin : Maître Hans Maler, le peintre, accouru comme il se doit pour les séparer, reçoit dans la bagarre un coup de couteau dont il meurt. Mais, les voies de la Providence étant impénétrables, notre bon chanoine se tire d'affaire grâce à l'accord agréé par la fille de la victime² et le Conseil des Cent, et, instruit par l'expérience et désormais exemplaire, il va consolider de plus en plus son crédit urbi et orbi, et se mettre en état de passer à la postérité.

C'est en 1497 que Diebold Schilling est entraîné dans l'action politique : Un émissaire de Milan, Thomas Torniello, arrivant à Lucerne et dans l'Un-

¹ Dont fut passagèrement investi le fameux Henri Im Grund, curé de Stans et messenger de la Diète auprès de Nicolas de Flue.

² Les deux coupables s'engagent à fonder une vigile éternelle pour le repos de l'âme du défunt, et Schilling à payer le ban et à lire personnellement, chaque année, sa vie durant, une messe mortuaire pour lui ou sinon à consacrer un florin à cet effet ; moyennant quoi la fille de la victime sacrifie la peine du crime et la vengeance à Dieu et à sa sainte Mère.

terwald pour s'efforcer de détacher les Confédérés de l'alliance française et leur faire signer une capitulation avec Milan, le Schultheiss Hans Russ, chef du parti milanais à Lucerne ¹, lui recommande Schilling comme interprète, pour sa connaissance de la langue italienne ; après le départ du plénipotentiaire, l'interprète reste l'agent naturel de Milan, correspond en secret avec Ludovic le More (le projet de capitulation échouera d'ailleurs parce que, de l'aveu de Schilling, le duc n'a pas su délier assez les cordons de sa bourse), s'attache à sa fortune. Son destin fléchit avec celui de son protecteur, emmené captif en France et dont le duché s'incorpore au royaume.

Ayant goûté aux avantages et aux intrigues de la politique, il ne pouvait plus s'en passer. Partisan reconnu des Sforza, il lui était malaisé de tourner casaque — d'autant plus qu'il n'entendait pas le français. Il s'oriente donc vers le parti de l'empereur, finit par attirer l'attention de Maximilien qui, occupé de recherches sur les origines et l'histoire de sa famille en Suisse, le mande à la Diète de Constance en 1507 (où Schinner se trouvait aussi). Il va donc être mêlé d'assez près aux hommes et aux événements, et pourra recueillir pour sa chronique des observations et informations de première main.

Après le retour de Milan aux Sforza en 1512, grâce au fait d'armes de Pavie, il reprend rang parmi leurs fidèles. Le 20 août 1514, (et c'est la dernière missive de son cycle milanais qui nous soit conservée), il écrit au commissaire impérial André de Borgo pour l'entretenir des fausses rumeurs de paix imminente entre l'Empire et la France nées des ragots du cardi-

¹ On le verra compromis dans une affaire d'enrôlement de mercenaires en faveur de Milan, par Georges Supersaxo, à Lucerne, cf. plus bas.

nal de Sion¹, et le remercier de la sollicitude paternelle qu'il témoigne à son fils Christophe, étudiant à Pavie. Mais il doit subir le désastre de Marignan et la nouvelle chute des Sforza. Les services qu'il leur a rendus lui ont apporté honneurs et considération dans sa ville natale, mais n'ont pas accompli, en dépit des privilèges reconnus par les ducs, ses espoirs d'une confortable prébende milanaise pour ses vieux jours. En 1515, vers la fin novembre, il collabore à un dessein qui permettrait de reconquérir Milan par les armes impériales et l'or anglais, lorsque la mort vient suspendre son activité. Le 3 décembre, les registres de la cathédrale mentionnent son décès, dont l'anniversaire se confond et se commémore — si peu de chose est la brève aventure de la vie et de la mort humaines — avec celui de Hans Maler, sa victime de 1490.

*
* *
*

Venu tard à l'histoire, par le détour de la politique, Schilling accuse un défaut de sens critique et d'expérience compréhensibles, une connaissance insuffisante des sources. Il ne manifeste aucun amour-propre d'auteur, est visiblement enchanté de trouver un fil conducteur; il confesse dans son introduction qu'il n'écrit pas pour démarquer d'autres histoires et chroniques, mais pour les corroborer, ni pour s'acquérir honneurs et louange, et prie qu'on lui soit indulgent pour son ignorance.

Pour les temps plus anciens, son œuvre n'est à tout prendre qu'une compilation de documents publiés, et notamment, pour la plus grande part —

¹ *Per cardinalem garrulando et blaterando*, voir sa lettre, Chronique, annexes p. 257.

bien que son opinion diverge en bien des points de celle d'un francophile si déclaré — qu'une copie de la Chronique suisse, imprimée en 1507 à Bâle, chez Michael Furter, du greffier Petermann Etterlin, collègue de son père. Il n'a pu faire usage de la chronique bernoise de son oncle Diebold l'ancien, mort en 1486 déjà et dont les manuscrits, demeurés en diverses possessions publiques et privées, ne pouvaient lui être accessibles.

A partir de 1503, l'exposé devient si complet que les dernières parties ont presque le caractère d'un « journal » et forment — les archives de Lucerne et des cantons primitifs n'ayant pas la richesse qu'on pourrait imaginer — une des sources essentielles pour la connaissance de ce temps. Le récit s'arrête en 1509. Il ne constitue que la première partie de l'ouvrage projeté, comme le spécifie le répertoire que Schilling a dressé de sa main; la seconde partie, embrassant la période héroïque de Novare et de Marignan, n'a pu venir à chef, la mort ayant interrompu l'entreprise, et les matériaux et travaux rassemblés à cette intention ont disparu sans laisser de traces.

*
* *
*

Tel qu'il nous est parvenu, l'ouvrage laissé par Diebold est considérable, et fait de main d'ouvrier. C'est un manuscrit splendide, de 336 folios¹, richement décoré de 453 compositions. Il ne peut s'agir, une tâche et une munificence de cet ordre dépassant l'en-

¹ A l'origine. Il n'en compte aujourd'hui plus que 334, le premier folio s'étant perdu à la reliure vraisemblablement (la reliure, en plein porc, a été refaite en 1577), et le folio 329 ayant été écarté, à cause de son contenu un peu scabreux selon toute apparence.

treprise et les ressources d'un simple particulier, que d'une publication officielle, que Lucerne, à l'exemple de Berne, a désiré dresser pour l'incorporer à ses archives, et dont elle a confié le soin — Etterlin étant mort en 1509 — à la seule personne lui paraissant avoir qualité pour s'en acquitter honorablement, — ce pourquoi certainement l'auteur ouvre la série de ses illustrations en se représentant, remettant non sans pompe l'œuvre civique aux magistrats de Lucerne réunis en la salle du conseil.

Les compositions trahissent deux conceptions, deux visions, deux manières, en un mot deux « mains » différentes : celle de Schilling (main A) pour les deux tiers environ, un peu laborieuse, dans la tradition gothique et inspirée des chroniques de France et de Bourgogne, et, pour un tiers environ (main B), celle plus habile, plus libre et déjà dans le goût de la Renaissance, d'une espèce de ces peintres-guerriers dont Urs Graf offre un type achevé, que Schilling, débordé, semble avoir cherché dans un atelier régional, et qu'une critique ingénieuse et convaincante identifie avec Maître Hans von Arx, dit Schlegel. Les esquisses de la main B révèlent le dessinateur de profession, sa facilité mais son souci des figures et des ressemblances (il n'est que de comparer les deux types de Georges Supersaxo, l'un évidemment de convention et l'autre d'observation), son sens de l'anatomie, du mouvement, du trait vivant, de l'ordonnance des masses et du jeu nuancé des couleurs, alors que Schilling, faiseur de manuscrits, se montre un peu figé dans son application embarrassée et se sert, sans mélanges savants, des couleurs fondamentales, des « émaux » essentiels de l'art héraldique.

*
*
*

Longtemps serré précieusement à la chambre aux trésors dans la vieille tour du lac (« Wasserturm ») à Lucerne, mainte fois copié à la fin du XVI^{me} et au début du XVII^{me} siècles, consulté par les amis de l'histoire et les artistes (notamment par Wegmann, le peintre des tableaux de la « Kapellbrücke »), le beau manuscrit a été, lors de la séparation des patrimoines de l'Etat et de la Ville en 1800 et 1822, déposé aux archives municipales d'abord, puis à la bibliothèque des bourgeois, et inventorié pour la première fois dans le catalogue de 1840. En 1862, Ostertag en a établi une édition, munie de quelques lithographies insuffisantes ; en 1897, Zemp (à l'instigation de son maître Rahn) en a donné la première étude d'envergure (c'est lui qui s'avisa de distinguer dans l'illustration les deux mains différentes) ; M. P. Hilber y a trouvé, en 1928, la source d'une monographie ornée de quelques reproductions bien venues, qui acheminaient à une édition vraiment digne de l'époque et de l'objet.

Enfin, cette année, paraît ¹ l'édition monumentale du centenaire, comprenant le texte et les illustrations au complet, avec introduction, notes, annexes et gloses de MM. Robert Durrer, archiviste à Stans, et Paul Hilber, conservateur du musée d'art à Lucerne. Oeuvre remarquable en tous points, tant en ce qui

¹ A 1000 exemplaires numérotés. Il existe d'autre part dans le commerce une édition ordinaire au prix de 12 fr., fort belle, composée de tout le textuaire et de quelques planches en noir de l'édition de bibliophiles. — Au moment où nous mettons sous presse, on annonce également l'édition en fac-simile, par les soins de l'éditeur Ernest Kuhn, à Bienne, de la chronique bernoise de Diebold Schilling l'ancien (*Spiezzer Chronik*, de 1483, à la bibliothèque de la ville de Berne), comprenant trois volumes et plus de 600 miniatures.

concerne la collaboration de ces sûrs et brillants guides auxquels nous empruntons la substance de cette notice¹, que le tirage délicat des 453 gravures (dont 40 en couleurs et rehaussées d'or et d'argent) par la maison Sadag à Genève, et la typographie de l'imprimerie Keller à Lucerne. L'ouvrage contemporain, intellectuel et technique, n'est pas indigne des qualités de l'auteur et des artisans anciens.

* * *

Valaisan participant à la vie lucernoise et témoin, dans la vénérable chronique de Lucerne aujourd'hui à l'honneur, de l'antique geste valaisanne, l'intérêt nous apparaît évident et la mission naturelle, de transmettre à nos compatriotes les échos, si fièrement frappés ici, d'une histoire non sans grandeur et qui déborda les frontières de leur vieux comté, retentit chez tous les Confédérés, et jusqu'au cœur de la chrétienté.

Comment ne pas être sensible à l'évocation (encore qu'un peu décousue et assez incomplète, il va de soi) de ces personnages considérables, l'évêque Jost de Silenen, le chevalier Georges Supersaxo, le cardinal Mathieu Schinner, « vus » et saisis au passage par leurs interlocuteurs et leurs commensaux, pourrait-on presque dire, à cette succession d'« actualités » ranimées, à ce « reportage », même fragmentaire, des vies ardentes et mouvementées de nos hommes illustres, princes de la Renaissance ? On y verra par l'histoire du « jeune chanoine » Schinner, ce « rusé renard » qui, après avoir conquis son siège par la « cabale » et la « simonie », et l'avoir conservé par la chicane et l'or, devient, avec la consécration du suc-

¹ Ainsi que, plus bas, de la majeure partie des notes accompagnant le texte.

cès et la faveur du pape et de l'empereur, le « grand prince, champion de la justice » en Europe, comment de tout temps l'évolution de l'esprit public s'est modelée aux courbes de la fortune. On y verra comment s'édifiaient les richesses du puissant Supersaxo.

A côté de ces récits exhumés, comment ne pas se féliciter du patrimoine iconographique tiré à la lumière, de ce panorama valaisan le plus complet certes qui puisse être ? Nous ne résistons pas au plaisir de découvrir et de montrer¹, tels que se les représentaient les contemporains, Sion et Valère, les Valaisans combattant dans le Val d'Ossola, la réception et l'exil de l'évêque Jost, la grandeur et la servitude militaires de Supersaxo appelé par l'empereur Maximilien ou querellé par ses mercenaires impayés, les fastes et la simplicité de Schinner arrivant comme ambassadeur impérial à Lucerne, instruisant au nom du pape contre les moines bernois sacrilèges, ou assis à sa table dans l'intimité, devant un repas frugal et une cuiller de bois rappelant d'un trait émouvant « les enfances » à Mühlebach, — tant de paysages et de visages, de coutumes et de costumes infiniment précieux pour l'histoire du temps et chers à notre souvenir de Valaisans.

Nous sommes très reconnaissant à la Société d'histoire du Valais romand, et en particulier à M. Bertrand, d'avoir désiré mettre à notre disposition, pour ce rôle d'initiateur et de héraut, cette éclatante tribune des « Grandes Annales » avant qu'elle ne soit elle-même tombée au domaine du passé.

LUCERNE, en octobre 1932.

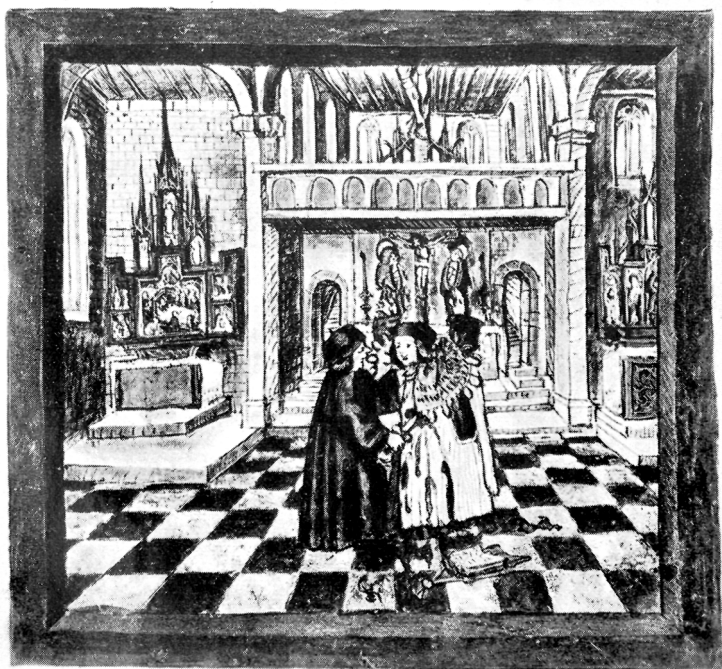
¹ Les photographies reproduites sont de l'atelier Ahrens, à Lucerne.

HEB DIT LIEB VOR ALLEN DINGEN SONN ES DIR NIT AN SE LINGEN 7





Wie her andreß von Söhnen ze Suten In der Filschen von
 Ein lampaeter erzochten ward
 Ein Wirtshof von waller heilich und Geröllin
 Von Söhnen hättend ein elichen kinder ward
 In Suten ein thum ged hieged andes von
 Suten der ward in denen kuen als krich
 Inm lapan in napolswed in der Filschen von ein lampaeter
 was von thum da gschicht Desma in ge
 wichte grasen erstochen d gping zu erhe fustern in
 der Filschen doch ward er zu augen und vom fildy in
 dem ed verortet und gerichtet doch so vernah er aus
 Im edlich lampaeter soltzen tadelschlag schenk pfunder
 und vil gelt verheffen hättend und ob er möchte als
 er auch gsinet hat den lapaeter ombzelingem ward
 Ein lampaeter: wardend in velt vord von der fildy
 wagen für thum auch dawid der so gschickung
 und dem künig von franken gzedien gneiget Inm
 mit unbillich vram er ward durch in und ande
 firdy in ein kren worden

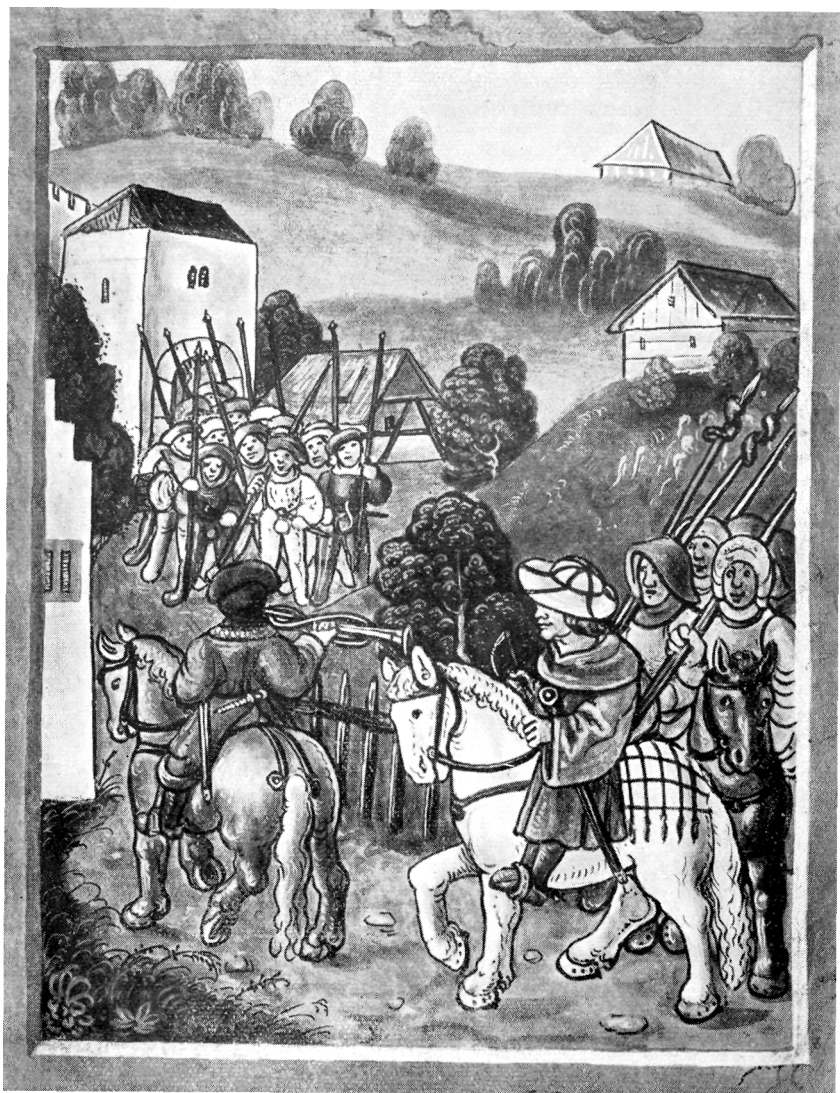














Die beid Bytche von wallis vnd losen vs entzettel vn
 serz hertzen vnder Des capts gan dem künich die
 hünich ze erminnen
 vnd in vssen künich allen wie verstat von den
 diehues nünichen vnd za mptat zu dem künich
 der bytche von wallis vnd losen vs entzettel vnser
 künich vatter Des capts vnd vnder die ermin
 nünich künich die sellen der bytche genostet vnd getan
 vnd ward somt in inen erminen Der künich dalt aus
 man so jener zum tode verurteilt Doch wolt der bytche
 von losen so mit toten künich in nünich Der bytche von
 wallis wolt paler mit der stat zu in der die künich vn
 ser ward ein zwetrich Das die von dem künich vnd
 in der stat vnd losen die stat der mptat in sein vff man
 der vnter h vatter Des capts





CHRONIQUE

*De l'évêque Walther du Valais,
et comment sous son règne l'alliance fut renouvelée,
écrite et scellée*¹.

En ces temps-là régnait en Valais un évêque nommé Monseigneur Walther Supersaxo (c'était en l'an mil quatre cent septante et trois), prince très sage et de grande figure, fort attentif à la renommée, aux intérêts et à l'honneur du pays du Valais, et de ses successeurs. C'est lui qui proposa et obtint que l'alliance des Valaisans et de l'évêque avec les trois Waldstætten, Lucerne, Uri et Unterwald, fût renouvelée, codifiée, scellée et confirmée, et ce à perpétuité.²

¹ Original fol. 78 b, édition p. 66. Etterlin fol. 84. Cf. Absch. II, p. 467. Il s'agit du traité signé en 1416, lors de la campagne du Val d'Ossola, entre Lucerne, Uri et Unterwald, d'une part, et le dizain de Conches d'autre part, auquel se joignirent en 1417 Brigue et Naters ainsi que Viège d'abord, puis Sierre et Sion. Sur la conclusion du concordat, cf. Boccard, *Histoire du Valais*, p. 108-109; sur ses clauses, cf. Segesser, *Rechtsgeschichte* II, p. 49-51. Le serment d'alliance devait être renouvelé tous les dix ans. L'évêque Supersaxo fit confirmer l'alliance à perpétuité en 1473. — A propos de ces sortes d'alliance, de leur nature et de leur portée, cf. Segesser, II, p. 181-182.

² *Planche 1* (or. fol. 78 b, éd. 100, main A): L'évêque, devant lequel est porté le glaive, symbole de sa puissance temporelle, fait prêter serment, par ses patriotes, aux envoyés des trois cantons.

*Comment Monseigneur Jost de Silenen,
évêque de Grenoble, devint évêque du Valais à la mort
de l'évêque Walther*¹.

Sur ces entrefaites mourut ² l'évêque du Valais, de son nom Monseigneur Walther, prince éclairé, pieux et juste, qui avait bien mérité du pays. C'est ainsi qu'il avait en particulier su conquérir le territoire de St-Maurice et le mettre aux mains des Valaisans. Après bien des négociations juridiques à ce sujet devant les Confédérés, ceux-ci avaient fini par rendre, il y a quelques années, une sentence consacrant le droit des Valaisans ³. Ce territoire est encore en leur possession. Or, lorsque après un long cours de temps l'évêque Walther vint à trépasser et que le pays voulut, selon son ancienne coutume, élire un nouveau prince-évêque, il se trouva plus d'un candidat pour briguer cette dignité et ces honneurs, et principalement Monseigneur Jost de Silenen, issu d'une famille valaisanne insigne ⁴, à cette époque évêque de Grenoble, et qui avait rendu de grands services à tous les Confédérés : il avait été notamment le promoteur de

¹ Or. fol. 132, éd. p. 94.

² Le 7 juillet 1482.

³ 31 octobre 1478, Absch. III, p. 17 ; de Gingins, *Développement de l'indépendance du Haut-Valais et conquête du Bas-Valais*, Arch. f. Schweiz. Gesch. III, p. 145. — Cf. Heusler, *Rechtsquellen des Cantons Wallis*, p. 24, note 41.

⁴ Sur l'origine des Silenen et l'évêque Jost, voir la Chronique, p. 71, note 1, 93, note 1, 138, note 6, avec leurs références : La famille uranaise de Silenen, qui dès le début du XIV^e siècle avait une branche valaisanne, était, par de continuelles alliances avec la noblesse de langue française, devenue bilingue, et par là même prédestinée à jouer un rôle de premier plan dans la conduite de la politique française. Jost de Silenen, né vers 1435, abbé de Münster en 1469, agent français depuis 1473, en 1475 coadjuteur et en 1479 évêque de Grenoble, de 1482 à 1496 évêque de Sion, mourut en 1497. Il avait été, antérieurement, vic-

l'alliance entre l'ancien roi Louis de France et la Confédération¹. Grâce à l'intercession de Mes Gracieux Seigneurs de Lucerne, en considération également de sa parenté et de ses services, les Valaisans l'élirent en effet, mais à la condition qu'il quitterait Grenoble et viendrait s'établir parmi eux². Pendant longtemps les patriotes témoignèrent grand attachement et soumission à Monseigneur Jost, parce qu'il était prêt à les appuyer dans certaines revendications qu'ils élevaient contre le duc de Milan et dans lesquelles ils estimaient que le duc était leur débiteur. Monseigneur Jost entra bientôt lui-même en grande inimitié contre le duc de Milan, non sans raison. Car un de ses frères fut, à la cathédrale de Sion dont il était chanoine, poignardé par un Lombard³. Il s'éleva de tels démêlés avec le duc à ce propos que les deux parties en vinrent à s'assigner devant les Confédérés

time d'une tentative d'empoisonnement par le Landamann Henri Bürgler, de Lungern, compromis d'autre part dans le procès de haute-trahison de Pierre Amstalden à Lucerne, en 1478 (Chronique, p. 92 ss.).

¹ Cf. le récit de la Chronique, fol. 86 b, p. 70 : « Wie anfencklich durch heren Josen von Silinen probst ze Münster die vereinigung künigs Ludwig anbracht wart ». Cf. Absch. II, annexes 53-56.

² Sur l'acte d'élection (Wahlcapitulation), voir Ehrenzeller : *Die Feldzüge der Walliser und Eidgenossen ins Eschental und der Walliserhandel 1484-1494*, p. 38 ss. — Cf. Heusler op. cit. p. 161 art. 3.

Planche 2 (or. fol. 132 b, éd. 168, main A) : Entrée et réception, à son de trompe et de cornemuse, de l'évêque Jost de Sion à Sion. La construction sur les deux rochers, bien qu'assez fantaisiste, est caractéristique. Sur le cadre, une sentence de Schilling, qui semble assez bien s'appliquer à l'infortuné Jost, lequel plaça son affection dans les créatures : « Aime Dieu par-dessus toute chose, il ne pourra t'arriver malheur ». — En ce qui concerne la réception des évêques à la porte de Conthey, voir notre *Essai sur l'évolution du droit pénal valaisan*, p. 50.

³ Voir plus bas, or. fol. 167, éd. p. 113.

et furent cités en diète à Zurich, où les Valaisans et l'évêque durent obtenir droit. Comment le jugement fut rendu à Zurich ou comment les Valaisans en furent informés, nous le passerons ici. Toujours est-il qu'ils ne voulurent pas attendre la sentence et prendre possession de l'instrument, peut-être non sans motif, et s'en retournèrent chez eux dans l'ignorance et assez mécontents (« nit wol content »). Car Waldmann s'était mêlé de leur querelle et mis d'accord avec le duc de Milan¹, qui le comblait de présents, comme on pouvait le voir. Tous les partisans de Waldmann étaient habillés aux couleurs ducales.

Comment l'évêque et les patriotes du Valais partirent en guerre contre le duc de Milan et marchèrent sur Domo, et ce qu'il y advint².

En l'an mil quatre cent quatre-vingt huit après la naissance de Notre-Seigneur, les Valaisans entrèrent en guerre contre le duc de Milan et marchèrent sur Domo d'Ossola. A cette nouvelle une certaine rumeur se répandit parmi les Confédérés et surtout chez les gens d'armes des quatre Waldstættten. Le bruit courait que l'évêque promettait solde à tous ceux des Confédérés qui se joindraient à lui. C'est pourquoi une foule de mercenaires des quatre Waldstættten, et spécialement de Mes Gracieux Seigneurs de Lucerne avec Hans Mure pour capitaine et Hans von Bruck pour porte-enseigne, rejoignirent les Valaisans à Domo. Lorsque Confédérés et Valaisans eurent opéré leur rassemblement, et que les Lombards, qui étaient

¹ Cf. aussi, Chronique, la fin de Waldmann et le rappel de son rôle à cette occasion, or. fol. 144 b, éd. p. 101.

² Or. fol. 134, éd. p. 95. Sur le fond, voir Ehrenzeller op. cit. Cf. article Eschenthal dans le Diction. histor. et biogr. de la Suisse (édition allemande).

de même entrés nombreux en campagne, l'apprirent, l'ardeur à s'affronter fut telle et l'on s'attaqua de part et d'autre à tel point, que les adversaires se donnèrent la chasse à plus d'une reprise, et s'entr'égorgèrent. Quelques Lombards cependant, que les Valaisans tenaient pour amis, avaient gagné en hâte les montagnes et précipitèrent en telle masse quartiers de rocs et pierres sur les Valaisans et les Confédérés, que ceux-ci durent se scinder et reculer, non pour fuir, mais pour se soustraire aux rochers meurtriers. Mais, à ce moment, les Lombards leur donnèrent si vigoureusement l'assaut, qu'ils furent disloqués et se débandèrent. C'est la raison pourquoi ils furent hélas éprouvés. Mes Gracieux Seigneurs perdirent environ cinquante hommes et jeunes gens qui n'avaient encore jamais assisté à un combat de cette espèce et n'étaient donc pas familiarisés avec de telles circonstances. Y laissa notamment la vie un homme appelé Le-long-Hans Müller, guerrier viril, qui se défendit longtemps seul sur un pont ¹, et ne succomba que sous le nombre. Les événements n'auraient pourtant pas si mal tourné si les mercenaires avaient pu rallier l'enseigne, ou si les chefs n'avaient pas fui. Mais ceux-ci avaient été mis si mal en point eux-mêmes que l'enseigne dut être repliée et que le capitaine disparut ². Ils n'en furent cependant pas tenus quittes de retour dans la ville de Mes Seigneurs, mais furent punis en leur corps et leur honneur ³, non pourtant en leur

¹ Episode héroïque du pont de Crevola, voir éd. p. 96, note 3.

² *Planche 3* (or. fol. 134 b, éd. 170, main A): La bataille; l'épisode du pont de Crevola; l'attaque des Lombards du haut des rochers; la débandade et la fuite, bannière ramenée, du capitaine Muri et du banneret von Brugg (reconnaissables à leur panache blanc, qui ne semble pas précisément sur le chemin de l'honneur).

³ Muri fut mis en accusation pour lâcheté, manque de discipline, pillage d'église et cruauté, mais, faute de témoignages suf-

vie. Il fallut donc se retirer avec pertes. Car le roi de France s'entremet alors, aplanit le différend, et les Valaisans et l'évêque furent dédommagés.

Comment, après ces faits, les Confédérés décidèrent l'affaire de Bellinzona, et comme ils en écrivirent au duc¹.

Or, comme le duc avait dû verser une très forte somme aux patriotes et à l'évêque du Valais, il s'en montra fort irrité, et permit à ses Lombards d'exercer toutes sortes de vexations contre des marchands de chevaux et autres personnes s'adonnant au commerce de la Confédération avec son pays. Ce que ses sujets achetaient, ils se refusaient à le payer amiablement, mais s'efforçaient de léser et tromper les vendeurs, et fréquemment aussi de les dépouiller par la violence et de les jeter en prison, comme il advint à plus d'un. Par ces moyens les Lombards entendaient venger le dommage subi et compenser ce qu'ils devaient solder aux Valaisans, car le duc avait établi une redevance pour la dette de guerre, et la percevait dans le pays. Ces mauvais procédés, ces accusations, et d'autres semblables, s'ébruitèrent dans la Confédération, de sorte que chacun commença de s'en indisposer. Car on avait toujours à la mémoire la guerre de Bourgogne où les Lombard s'étaient heurtés aux Confédérés dans toutes les batailles, ainsi que

fisants, libéré moyennant serment d'« urphede » ; von Brugg fut condamné « zum Schwemmen » (à être plongé et traîné dans l'eau) ; cf. éd. p. 96 notes 1 et 2.

¹ Or. fol. 135, éd. p. 96. Schilling révèle son manque de sûreté chronologique en donnant la campagne de Giornico, en 1478, (dans laquelle il fait flotter, ensuite de cette erreur, la bannière de l'évêque Jost de Silenen) comme une suite de la guerre des Valaisans, en 1487, cf. éd. p. 96 note 5 et 97 notes 4 et 8.

l'affront subi à Domo. C'est pourquoi les Confédérés entrèrent en délibérations, et résolurent de châtier cette insolence. Auparavant toutefois ils écrivirent encore au duc pour obtenir satisfaction, mais celui-ci dédaigna leurs représentations et refusa de s'y rendre¹.

*Comment le roi Charles de France dépêcha aux Confédérés le bailli de Dijon pour obtenir des mercenaires en vue d'une nouvelle expédition contre Verceil*².

... Par de telles promesses et d'autres encore, il réussit à obtenir l'enrôlement de troupes comme il le désirait, mais cependant sous les ordres de leurs propres commandants et bannerets. Alors, partout on s'équipa, et les corps d'armées traversèrent le Valais, par les montagnes cruelles, car il faisait très froid. On marcha d'abord sur Verceil, qui fut emporté, et l'on reprit également Aoste et Novare. Lorsque l'ennemi sut quelles forces avaient envahi le pays, il fut saisi d'effroi. Le duc de Milan dut lever le camp de Novare, et déguerpir. Au cours de cette expédition mourut le seigneur Albin de Silenen, chevalier, bourgeois et membre du conseil de Lucerne, frère de l'évêque valaisan Monseigneur Jost de Silenen³, qui se trouvait personnellement en campagne avec ses gens. La dépouille mortelle du seigneur Albin fut conduite à Sion, où il reçut une sépulture honorable.

¹ Suit le récit de la campagne, avec la bataille de Giornico.

² Après la défaite de Novare. Or. fol. 164-164b, éd. p. IIII-III2.

³ Albin de Silenen avait négocié avec les Valaisans l'élection de son frère à l'évêché de Sion (cf. Heusler, op. cit. Capitulation, p. 161, al. 1), et commandé les Valaisans dans la guerre contre l'Ossola (cf. art. Eschental dans Dict. hist. et biogr.).

*Comment le seigneur André de Silenen fut tué
à la cathédrale, à Sion, par un Lombard¹.*

L'évêque du Valais, Monseigneur Jost, et le seigneur Albin de Silenen avaient un frère légitime, qui était chanoine à Sion et se nommait André de Silenen. Il fut, dans ces temps où le roi Charles se trouva pour la dernière fois à Naples, tué à la cathédrale par un Lombard, originaire de Como, un clerc, de la famille Deriva². Celui-ci s'enfuit en sautant par une fenêtre, mais fut arrêté, condamné à mort, et exécuté. Il avoua, cependant, que quelques Lombards l'avaient soudoyé pour commettre ce meurtre, et lui avaient promis beaucoup d'argent pour qu'il assassinât également l'évêque, ce qu'il aurait fait s'il en avait eu l'occasion. Car les Lombards lui en voulaient à mort à cause de l'affaire de Domo, et aussi parce qu'il était si francophile et tout acquis au service du roi. Ceci n'était pas faux, puisqu'il avait été nommé à son siège grâce à l'appui du roi de France et d'autres rois.

¹ Or. fol. 167, éd. p. 113. L'événement remonte, non pas à 1495 comme on l'avait admis jusqu'ici (Ehrenzeller, Gagliardi, Büchi), mais à l'automne de 1486, *Regesten zur Schweiz. Geschichte aus den päpstlichen Archiven*, livr. V (1915), p. 38 et 43. Le meurtrier y est appelé Clément de Madiis, du diocèse de Como, clerc à Sion. C'était le neveu du doyen de Valère.

² *Planche 4* (or. fol. 167, éd. 212, main A): Assassinat du chanoine André de Silenen à la cathédrale de Valère, à Sion. Fleischlin (*Die Hof- und Stiftskirche St. Leodegar in Luzern*, 1908), fondé sur le tableau de la mort de la Vierge qu'il identifie avec un panneau d'autel actuel, ce qui est controuvé, a retenu et reproduit cette gravure comme représentation authentique de la cathédrale de Lucerne. Hilber pense au contraire que l'intérieur de l'église peint par Schilling offre des réminiscences nettes de Valère, ce qui ne fait aucun doute à notre avis, et ne saurait en faire, nous semble-t-il, pour quiconque est familiarisé avec le détail des objets et la disposition des lieux.

Comment les Valaisans soulevèrent des troubles contre l'évêque Jost, par quoi il courut grand péril et perdit l'évêché¹.

Comme le roi Charles revenait de Naples en France, il s'éleva de graves dissentiments entre les patriotes et Monseigneur Jost de Silenen, évêque en Valais, qui avait régné passablement de temps et fait beaucoup de bien au pays et aux gens. Il avait noué des relations avec une femme vaine, qu'il entretenait fastueusement et comblait à tel point de serviteurs et servantes, vêtements et autres avantages que les Valaisans en éprouvèrent un vif mécontentement. Car elle avait un tel crédit auprès de l'évêque et en était tellement aimée que celui pour lequel elle intercédait était sauf, tandis que celui qu'elle haïssait ne pouvait trouver grâce devant lui². Aussi les Valaisans se prirent-ils à faire des remontrances à l'évêque et à vouloir saisir des sanctions à cause d'elle. Il ne consentit pas à le souffrir ou le trouver bon de leur part, mais les menaça en relevant qu'il était le maître, qu'ils n'avaient pas un mot à dire dans ses affaires. Georges Supersäxo, le fils de feu l'évêque Walther, était plus acharné que les autres à la critique, car il était un bâtard, n'avait aucun office mais de grands biens, et aurait volontiers acquis dans le pays honneur et considération. Il commença donc, dans tous les dizains, à exciter les communes à lutter contre l'évêque et à lever la matze pour le chasser. Cette

¹ Or. fol. 168, éd. p. 113. Cf. Ehrenzeller, op. cit., ainsi que *Der Sturz Josts von Silenen*, dans *Jahrbuch für Schweiz. Geschichte* XXXVIII.

² Sur le rôle funeste de sa toute-puissante maîtresse Catherine Rod, qui causa sa chute et lui coûta son évêché, voir Ehrenzeller, annexe III, B 5 et 6, documents tirés des actes du procès devant la curie romaine en 1496.

action cachait le dessein de mettre quelqu'un d'autre, le seigneur Mathieu Schinner de son nom, sur le siège épiscopal. Il fit tant par ses intrigues — c'était un personnage fort cultivé, fort intelligent, — que les Valaisans vinrent mettre le siège devant le château de la Majorie, résidence de l'évêque. Ils ne voulaient rien moins qu'en tirer Monseigneur Jost et, peut-être, calmer sur lui leurs esprits échauffés. Ils ne purent cependant pas expugner si facilement le château¹. Mais, comme l'évêque le redoutait pourtant, il dépêcha par jour et par nuit un courrier avec une requête à Mes Gracieux Seigneurs de Lucerne, pour les mettre au courant de sa situation. Mes Seigneurs envoyèrent sur le champ leurs députés les plus considérés, le Schultheiss Hans Sonnenberg et le conseiller Louis Küng, qui devaient partir à cheval et concilier les parties. Arrivés sur place, ils déployèrent beaucoup de zèle et d'efforts, ne purent pénétrer qu'avec peine au château, où l'évêque leur exposa toute l'affaire et ce qu'il avait à cœur, les pria de l'assister et de le conseiller, pour lui permettre de se justifier et de se mettre à couvert des voies de fait. Sur ses explications et la réponse des patriotes, ils redoublèrent de peine pour tenter d'avancer dans le débat et de le résoudre. Mais les Valaisans ne voulaient se tenir satisfaits que moyennant la reddition de l'évêque, ou sinon, à la condition qu'il abandonnerait le pays sur l'heure, pour n'y plus jamais revenir. Monseigneur Jost dut finir par s'y résigner, et prêter le serment de ne point se venger, car les envoyés n'auraient pu le prendre sous leur protection,

¹ Pour ces événements dramatiques, la menace des patriotes de mettre le feu au château et d'y brûler l'évêque, et les accusations du futur cardinal Schinner à ce propos, cf. notre *Essai sur l'évolution du droit pénal valaisan*, p. 87-88.

mais auraient été occis en même temps que lui. Même par cette extrémité, c'est à peine s'ils le tirèrent de ce pas avec la vie sauve. Il chevaucha donc sans délai¹, profondément affligé, à la cour du roi Charles en France, lequel lui montra de grandes bontés. Peu après il vint trouver Mes Gracieux Seigneurs à Lucerne. Ceux-ci étaient également disposés à lui rendre de bons offices, soit à Rome soit auprès des Confédérés. Il demeura donc assez longtemps à Lucerne, en appela au droit et manda des envoyés à Rome, pour y procéder contre les Valaisans.

Comment les Valaisans constituèrent aussitôt un nouvel évêque et en choisirent un du nom de Monseigneur Nicolas Schinner, précédemment curé d'Ernen. Mais comment il ne resta pas longtemps évêque et résigna ses fonctions à son neveu, du nom de Monseigneur Mathieu Schinner. Ce qui fut fait par simonie².

A peine Monseigneur Jost avait-il quitté le pays, les Valaisans nommèrent un nouvel évêque et désignèrent à cette charge un vieil ecclésiastique, Nicolas Schinner, curé d'Ernen, dépourvu de science et d'expérience du monde, mais au demeurant assez pieux (« nit gelert noch wältwis, aber sunst fromm genug »). Il ne resta sur le siège épiscopal qu'un an ou deux.

¹ Planche 5 (or. fol. 168 b, éd. 214, main A): L'évêque Jost de Silenen quitte Sion (avec quatre montures, son bagage et son livre d'heures, cf. notre Essai cité p. 87 note 5). Le décor évoque Valère.

² Or. fol. 169, éd. p. 114. Voir Büchi, *Kardinal Matthäus Schinner I.* — Pour les « Landsatzungen » que se donnèrent les VII dizains le 19 avril 1496, après la chute de Jost de Silenen, soit la Capitulation dressée avant l'élection de Nicolas Schinner par les soins de Georges Supersaxo, notaire public et citoyen de Sion, voir Heusler, op. cit. p. 164, et en particulier l'avant-dernier alinéa p. 168.

Entre temps, Georges Supersaxo avait mené ses manœuvres de corruption avec un tel succès que le vieux prêtre résigna l'évêché à son neveu, le seigneur Mathieu Schinner, jeune chanoine de Sion¹. Celui-ci était un homme savant et un astucieux renard (« ein listiger fuchs »); il se rendit à Rome en compagnie de Georges Supersaxo et ils se mirent à procéder contre Monseigneur Jost. Pourtant Monseigneur Jost obtint au moins à Rome qu'on n'y voulut pas confirmer Monseigneur Mathieu, le premier en ayant appelé à un futur concile. Enfin, après de longues disputes, Monseigneur Jost mourut. Alors seulement Monseigneur Mathieu fut confirmé. Il n'en dut pas moins verser une grosse somme d'argent à la parenté de Monseigneur Jost pour les frais, la honte et l'affront, et n'arriva ainsi à son évêché que moyennant de lourdes dépenses. Il paya la simonie convenablement cher. Georges Supersaxo l'y aida. Mais leur amitié finit par se tromper elle-même, comme on le lira par la suite.

Comment le duc de Milan envoya l'évêque de Gênes aux Confédérés à Zurich pour conclure une entente, et comment Georges Supersaxo, du Valais, fut arrêté à Lucerne, quels troubles en naquirent, et comment le duc rentra dans son château et son pays².

Lorsque le duc eut été rétabli dans ses états, il s'empressa d'envoyer une députation excellente, soit

¹ Planche 6 (or. fol. 169, éd. 215, main A) : L'évêque Nicolas Schinner transmet le livre des évangiles, symbole du pouvoir épiscopal, à son neveu Mathieu, que les Valaisans acclament à mains levées. (A titre documentaire, nous reproduisons cette gravure à l'échelle de l'original).

² Or. fol. 215 b ligne 14, p. 134. Relation personnelle ; ne se trouve pas chez Etterlin.

l'évêque de Gênes¹ et le seigneur Thomas Torniello, auprès des Confédérés à Zurich, pour les prier de conclure une alliance avec lui et de lui permettre la levée d'un plus grand nombre de mercenaires. Ces députés remirent à Georges Supersaxo de l'argent pour entraîner des mercenaires. Georges Supersaxo vint aussi à Lucerne pour en enrôler, mais il fut arrêté², puis toutefois relâché sous serment de ne pas quitter Lucerne tant que la diète des Confédérés ne serait pas réunie³. Mais, par une nuit de brouillard, il s'enfuit à Zurich, où il parut devant les Confédérés. Là, ses menées furent interdites, et les émissaires ducaux en ressentirent une telle inquiétude qu'ils rentrèrent chez eux. Au moment où Georges Supersaxo était gardé prisonnier à la tour, éclata dans Lucerne un mouvement pour provoquer l'arrestation du Schultheiss Russ et de quelques autres personnages. Mais le mouvement tomba, car ni lui ni aucun autre n'avait eu part aux démarches de Supersaxo, ou même rien de commun avec lui.

¹ L'archevêque de Gênes, Jean-Marie Sforza, frère du More.

² *Planche 7.* (Or. fol. 206, éd. 260, main A): En haut, entrée de la députation milanaise à Zurich ; en bas, arrestation de Supersaxo sur le « Weinmarkt » à Lucerne, avec la monumentale fontaine de pierre de Maître Lux, et l'enseigne de l'auberge du Brochet.

³ Voir le protocole du Conseil VIII p. 169 (arch. cant. Lucerne): Le mardi après Laetare (31 mars 1500), le Conseil et les Cent de M. G. S. firent emprisonner Georges Supersaxo sous l'accusation d'avoir enrôlé nos mercenaires, qui se trouvaient au service du roi de France, ce qui pouvait nous valoir grand désavantage de la part du duc de Milan. Cependant, à la prière de ceux du Valais, de nos Confédérés de Zurich, Berne et Unterwald, de ceux du Hasli, comme à celle du comte Ulrich de Montfort et de Docteur Stürzel, conseiller et député de S. M. royale, ledit Georges fut relaxé sous caution d'une somme de 400 florins, pour garantie qu'il ne s'en irait pas, mais répondrait des faits mis à sa charge et se soumettrait au droit.

Comment Maximilien, roi des Romains, appela Georges Supersaxo près de lui à Hagenau¹.

En ces jours régnait dans le pays du Valais un évêque savant, très sage et craignant Dieu (« ein gelehrter gotzföchtiger und vast wiser bischoff »), du nom de Monseigneur Mathieu Schinner, champion perpétuel de la justice et du St-Empire romain, mais aussi perpétuellement enclin à la paix et vivant en alliance et bonne intelligence avec les Confédérés. Il avait en Valais un fidèle, le « junker » Georges Supersaxo, versé dans quatre langues, plein de raison et partout très aimé (« in viererley sprachen gelert und trefflicher wis ouch vernünftig und der wält vast angenäm »). Le roi des Romains invita celui-ci à venir se présenter à Hagenau, ce qu'il fit aussitôt. Quand il parut devant Sa Majesté le roi, Sa Majesté le pria de se charger de ses affaires dans la Confédération, afin qu'elles y fussent favorablement accueillies par les Confédérés. Georges Supersaxo ne déclina pas volontiers cette invitation. Cependant, en homme avisé, il

¹ Or. fol. 228, éd. p. 146. — *Planche 8a* (or. fol. 228, éd. 294, main B): Maximilien reçoit Georges Supersaxo. Le peintre de la main B tente visiblement de donner au célèbre « démagogue » valaisan, qu'il devait connaître personnellement, une certaine ressemblance. Sur cette gravure et les gravures ultérieures, Supersaxo porte (contrairement à ce qui était le cas sur celle de la main A), une courte barbe à la façon des lansquenets, comme sur le tableau de la danse macabre à l'ossuaire de Loèche (Hilber). — M. Henri de Lavallaz, propriétaire actuel de la belle maison Supersaxo à Sion, a l'obligeance de nous préciser que sur les deux portraits qu'il connaît, — soit celui conservé à l'église paroissiale de Glis, dernier autel à gauche en entrant, où Supersaxo est représenté avec sa femme et ses 22 enfants (11 garçons et 11 filles), et celui qui se trouve dans la magnifique et justement fameuse « salle Supersaxo » de sa demeure, — notre personnage porte barbe bifurquée et forte moustache tombante.

renvoya le roi à son seigneur, l'évêque du Valais. Sa Majesté royale adressa donc à ce dernier mandat et pleins pouvoirs, le pria et lui ordonna de venir le trouver à Constance. Et, alors, le chevalier Georges se chargea aussi de certaines missions en vertu de la puissance à lui déléguée, et, muni d'ordres, se rendit à cheval d'un lieu de la Confédération à l'autre, où, par son intervention, il gagna beaucoup d'avantages à Sa Majesté royale et lui procura de nombreuses amitiés. Ce pourquoi il s'acquit l'estime de tous et les faveurs de Sa Majesté royale.

*Comment, à la requête des Français, une diète fut fixée dans la ville de Mes Seigneurs de Lucerne pour une conférence*¹.

... On parlait tant de cette affaire et on en fit de tels rapports à l'empereur qu'il dépêcha alors, en considération de ses mérites, l'évêque de Sion, Monseigneur Mathieu, qui séjournait précisément auprès de lui à Constance, avec les pouvoirs les plus étendus à la diète de Lucerne. Et, bien qu'à ce moment un grand nombre de gens fussent partisans du roi de France, on se porta cependant, dans la ville de Mes Gracieux Seigneurs de Lucerne, à la rencontre de l'évêque du Valais, et le reçut avec tous les honneurs, au nom et comme ambassadeur du roi des Romains².

¹ Or. fol. 241, éd. p. 153. Sont d'abord relatés les efforts diplomatiques des envoyés français, Pierre-Louis de Valtan (Pyr Loyer) et Philippe de Roquebertin (Rocka Martin) contre l'expédition romaine projetée par l'empereur, la rupture d'une promesse du roi de France à l'empereur concernant le fief de Milan, les délibérations tenues à Lucerne et le message envoyé à l'empereur à ce propos.

² *Planche 9* (or. fol. 241 b, éd. 301, main B) : L'évêque de Sion, précédé d'un héraut, s'avance avec sa suite vers Lucerne (probablement à la porte de Bâle), où vient l'accueillir, aux roulements du tambour, la jeunesse en armes.

*Comment Roquebertin arriva à Lucerne et comment
on alla le recevoir; comment aussi fut
tenue la diète*¹.

Aussitôt après ces événements, le vendredi avant le jour de St-Laurent², l'an du Seigneur mil cinq cent sept, après que l'évêque du Valais fut arrivé à Lucerne et qu'on l'y eut honorablement reçu, arriva aussi Roquebertin. Une foule plus nombreuse encore se rendit à sa rencontre qu'à celle de l'évêque. Les Seigneurs de Lucerne, craignant que les choses ne prissent un tour fâcheux, plus par l'effet de la jalousie que des faveurs, prescrivirent aux deux partis de se tenir tranquilles : car ceux-ci défilaient, en se bravant, avec tambours et fifres par la ville, ce que Mes Seigneurs ne voulurent souffrir davantage, pour éviter toute espèce d'effervescence et de récriminations. Ils tolérèrent cependant tout rassemblement de bonne compagnie, et ne l'interdirent à personne³... L'évêque de Sion n'était pas depuis quatre jours à Lucerne qu'arriva messenger sur messenger, pour le convier à rentrer aussitôt. Car il avait été absent pendant quatorze semaines et les Valaisans craignaient⁴, le roi des Romains et les Confédérés n'aboutissant pas à un accord, le dédain des Confédérés. Ils étaient dès lors assez peu satisfaits, tinrent conseil et représentèrent

¹ Or. fol. 242, éd. p. 154.

² Le 6 août; la diète avait été ouverte la veille.

³ Le samedi, tous les députés à la diète, sauf ceux d'Uri et d'Unterwald qui se sont abstenus, se disputent sur le point de savoir si et dans quelle mesure il y a lieu d'accompagner l'empereur dans son expédition romaine, et de lui accorder des troupes à cet effet. Faute de pouvoir s'entendre, les députés se rendent à Zurich pour en délibérer dans une nouvelle diète.

⁴ A cause de l'impuissance et de l'échec du négociateur.

à leur seigneur de revenir¹. Celui-ci quitta donc rapidement Lucerne. Il y laissa toutefois quelque argent à titre de présent pour certains membres des Conseils et des Cent. Comment cet argent fut partagé ou dépensé, nul n'en sut jamais rien, sinon qu'il en sortit grand mécontentement. L'humeur des gens se tourna en premier lieu contre le roi des Romains, bien qu'il n'y fût pour rien ; car, ce qu'on avait désiré de lui, il l'avait versé, mais on le distribua de façon infidèle.

Comment, à la diète de Zurich², on se plaignit aux Confédérés de Georges Supersaxo, qui aurait offert de l'argent à quelques personnes pour attacher des colliers à pointes ou des colliers de chiens aux Français³.

Vers cette époque, à la même diète, des députés signalèrent aux Confédérés qu'étaient sorties certaines lettres de Georges Supersaxo, relatant l'information qu'il aurait offert de l'argent à certaines personnes dans la Confédération pour l'aider à passer des colliers de fer ou des colliers de dogues aux ambassadeurs du roi de France, Pierre-Louis (de Valtan)

¹ Cf. Büchi, *Schinner Biographie* I, p. 112.

² 5-6 janvier 1508.

³ Or. fol. 252 b, éd. p. 160. — Cf. à ce propos la plainte de Philippe de Roquebertin à la séance du 8 décembre, et la délibération à celle du 5 janvier (Absch. I c, p. 413, 414 ss.). D'après la plainte de Roquebertin, Supersaxo aurait embauché 18 compagnons, moyennant 100 florins à chacun, pour l'attentat contre la députation française ; d'après la lettre du bailli et de la diète du Valais à Bâle, du 16 février 1508, il n'y aurait eu que sept complices (Imesch, *Walliser Abschiede* I, p. 114 ss.). Le vidome de Sion, François de Chevron, aurait emprunté un collier de dogue au bailli d'Aigle. Les enquêtes menées, sur ordonnance de la Diète, à Obwald et dans le Valais, demeurèrent sans résultat. L'affaire fit grand bruit à l'époque. Cf. Gagliardi, p. 695 et 701, Büchi, *Biographie* I, 114.

et Roquebertin ¹. De tels procédés ne conviendraient toutefois pas à d'honnêtes gens, et il leur appartiendrait ni de les exécuter, ni aux Confédérés de les supporter dans leurs états. En conséquence les députés rapportèrent cette information chez eux, aux fins d'aviser aux moyens d'empêcher le projet d'aboutir. Car, d'après ce qu'on racontait, les lettres avaient été vues, et transmises d'un endroit à l'autre. La faute n'en était pas imputable au roi des Romains, et ce n'était pas lui qui avait inspiré le dessein à Georges Supersaxo. Mais Georges Supersaxo nourrissait de la haine à l'égard de certains Français, et pensait peut-être ainsi se venger d'eux. En ce même temps le bruit courut aussi, ce qui était exact, qu'il avait encaissé trois mille florins et davantage du roi des Romains pour en gratifier les Confédérés, mais qu'il avait détourné cet argent et ne l'avait pas remis. Ce pourquoi il tomba dans la disgrâce du roi des Romains et le décri public.

*Comment Mes Seigneurs de Lucerne écrivirent
à l'évêque du Valais au sujet de quelques-uns de leurs
mercenaires ².*

Dans ces conjonctures ³, Mes Seigneurs de Lucerne écrivirent aussi, en toute bonne foi et pour les

¹ « Pyr Loyen » et « Rocka Pärti » comme les appelle ici notre bon chroniqueur. — *Planche 8 b* (or. fol. 252 b, éd. 314, main B): Supersaxo remet à son ami Oswald Von Rotz (le héros de Schwaderloch et de Gênes, auquel il avait écrit une lettre compromettante annexée aux actes de la diète), et à ses complices, argent et collier de chien.

² Or. fol. 272, éd. p. 172. — *Planche 10* (or. fol. 272 b, éd. 336, main A): L'évêque de Sion, assis à sa table, reçoit le messager de Lucerne, introduit par son majordome.

³ Le trésorier du roi de France, qui vient engager des mercenaires, a été arrêté et emprisonné en débarquant à Fluelen. Lucerne a écrit aux Uranais à ce propos.

mettre en garde, à l'évêque et au pays du Valais, qu'ils avaient appris que l'évêque du Valais avait autorisé certains de leurs capitaines lucernois à partir au service de l'empereur, et que ceux-ci avaient l'intention de se mettre en marche et de tomber dans le duché de Milan, ce qui toutefois serait contraire à l'alliance avec le roi de France et tournerait au dam des Confédérés. C'est pourquoi ils le priaient, lui et tout le pays, de s'en abstenir et de ne point entreprendre de guerre, car jamais eux-mêmes et leurs prédécesseurs n'avaient eu à se féliciter de guerroyer par le monde. Ils ne reçurent pour l'instant point de réponse à cette missive, mais on entendra par la suite la réponse d'Uri et des Valaisans.

*De la cause de la guerre de Gueldre, de ce que l'évêque du Valais écrivit aux trois cantons de la part du pape, et d'autres sujets encore*¹.

On a déjà lu plus haut que l'empereur campait en Gueldre. Ce n'était pas sans motif. Car le duc de Gueldre s'était allié au roi de France et lui laissait libre passage à travers son pays, pour porter dommage à Madame Marguerite et à l'enfant princier. L'empereur ne pouvait et ne voulait pas le tolérer, et il convoqua en conséquence les chefs des Confédérés à Spire. Mais, en même temps, arrivèrent aux trois cantons des lettres de l'évêque du Valais, aux termes desquelles Notre Saint-Père le pape Jules mandait à l'empereur qu'il devait prendre ses dispositions pour venir se faire couronner avant Noël. Il était prêt à lui envoyer à cet effet de l'or et de l'argent, des hommes en suffisance aussi. Que si l'empereur le négligeait, il devait savoir que plus jamais un

¹ Or. fol. 288, éd. p. 181.

empereur allemand ne serait sacré par le pape. Ces considérations et d'autres encore obligèrent l'empereur à reprendre en mains l'organisation de l'expédition romaine, et à rompre l'accord avec les Vénitiens, bien qu'il sût qu'étaient arrivés dans la Guelde du matériel de Milan et des gens du roi de France, pour la délivrer...

Comment les deux évêques du Valais et de Lausanne arrivèrent à Berne, d'ordre du pape, pour y instruire le procès contre les moines¹.

Au milieu de toute cette affaire des moines précheurs à Berne et de leur iniquité, arrivèrent les deux évêques du Valais et de Lausanne, commis par Notre Saint-Père le pape ; les pauvres moines furent mis à

¹ Or. fol. 292, éd. p. 183. — Voir déjà fol. 238 b, 239, 239 b. p. 152, et planche 298 et 299 éd. : « Wie sich die Sach zu Bern mit den bredigermünchen und Hansen Jetzer von Zurzach vordersten erhub. — Wie die Brediger zu Bärn ein Marienbild zuruschend, dz man meint, es switzte blut ». Il s'agit de la fameuse affaire du frère Jetzer (voir l'article Jetzerhandel dans le Dictionnaire histor. et biogr. de la Suisse, ainsi que la Biographie de Schinner, par Büchi) : Un compagnon tailleur, Jean Jetzer, de Zurzach, vraisemblablement somnambule et connu comme imitateur et baladin, congédié vers 1500 par son maître, à Lucerne, pour vols, finit par se faire admettre, après bien des hésitations, comme frère chez les Dominicains, à Berne. Vers 1508, le bruit se répand dans le peuple que des miracles se produisent dans leur couvent : Un frère porte les stigmates de la crucifixion, est favorisé d'apparitions célestes ; une image de la Mère de Dieu, à la chapelle, pleure du sang. Une instruction est ouverte, Jetzer arrêté, interrogé par l'évêque de Lausanne ; il raconte qu'une sainte lui serait, une nuit, apparue en rêve, et que ses supérieurs, auxquels il l'aurait confié, abusant de son état, l'auraient visité la nuit sous la forme de la Mère de Dieu et de sainte Catherine de Sienne, l'auraient plongé pendant trois jours dans le sommeil pour lui imprimer les stigmates avec un corrosif, auraient, pour l'édification de la foule, apprêté une Pieta de telle sorte que ses yeux distillaient du sang, et an-

la torture et examinés par les deux évêques ¹, et l'on en tira tant qu'ils furent condamnés à mort. Cependant l'évêque de Lausanne ne voulait pas les exécuter, mais les faire emmurer, tandis que l'évêque de Sion voulait, d'accord avec le Conseil de la Ville, les envoyer au bûcher. En présence de cette dissension — car ceux de Berne persistaient dans leur avis — on ajourna l'affaire, dans l'attente d'un nouveau mandat de Notre Saint-Père le pape.

noncé toutes sortes de calamités. Mais il aurait fini par sembler dangereux aux moines, qui auraient tenté de le faire disparaître en lui donnant à la communion une hostie empoisonnée, puis en lui portant dans sa cellule, le lendemain, une soupe que, méfiant, il aurait jetée à un chien, lequel en serait crevé. Le pape, d'accord avec le Conseil de Berne, ordonne une procédure, reprise plusieurs fois, et finalement par le tribunal extraordinaire des trois évêques, et autorise la torture, la dégradation et le châtimement. Les moines coupables, au nombre de quatre, furent brûlés le 30 mai 1509. Le jugement de l'histoire, bien qu'assez incertain, semble aujourd'hui les réhabiliter. On a cru que les dominicains, dont une grande part de l'influence et de la considération avait passé aux franciscains (on disputait alors sur le dogme de l'Immaculée conception), avaient voulu reprendre la prépondérance par un miracle retentissant, choisi Berne, pour sa crédulité, et mis à profit l'état morbide du frère Jetzer. D'autres ont pensé, plus vraisemblablement, que celui-ci, singulier jongleur de Notre-Dame (et qui recevait sa bonne amie en cachette dans la cellule où il se faisait, sous le couvert de la sainteté, accorder toutes sortes de privilèges), avait, par ses talents, abusé les bons moines ravis, et que, démasqué et menacé d'expulsion, il aurait, pour sa propre sauvegarde, dénoncé des innocents. Ceux-ci, à la suite de longs interrogatoires où la ténacité, l'éloquence, l'acuité d'esprit et la véhémence de Schinner auraient fait merveilles, se seraient laissé tirer toutes sortes d'aveux, qu'ils auraient confirmés dans la torture, et seraient donc morts victimes d'une erreur judiciaire. Jetzer ne fut que déclaré vil et sans honneur, mis au pilori, et banni à perpétuité.

¹ *Planche 11* (or. fol. 292, éd. 354, main B) : Les moines précheurs comparaissent devant les deux évêques de Sion et Lausanne.

Comment la députation du pape¹ n'attendit pas la réponse à la diète fixée, mais partit à cheval avec une foule de mercenaires pour le Valais... Et comment l'évêque de Lausanne vint aussi à la diète de Lucerne pour le roi de France.

Or, lorsqu'arriva le jour de la diète dans la ville de Mes Seigneurs de Lucerne, que les députés se furent réunis le soir du dimanche de Quasimodo, et que les envoyés des Confédérés voulurent entendre la réponse les uns des autres, Mes Seigneurs de Lucerne n'avaient pas encore arrêté la leur. Mais quand, le mardi, chaque député eut développé sa réponse, et quand Mes Seigneurs se furent, le mercredi, mis d'accord sur la leur, on voulut, en se rendant au repas, donner au légat du pape une réponse commune, en ce sens que tous les députés de tous les cantons seraient favorablement disposés. Mais ce légat, du nom de Docteur Alexandre, dédaigna de l'attendre, se mit à cheval avant le jour, et partit incontinent avec une grande suite de mercenaires

¹ Or. fol. 313 et 313 b, éd. p. 195 et 196. Cf. fol. 308 b, p. 193: Le pape Jules II, qui a besoin de 4000 mercenaires, envoie une mission chez les Confédérés, qui fait en quatre jours le voyage de Rome en Valais (« die reit in postenwis in vier tagen von Rom bitz gan Wallis »), puis se rend à Berne, Fribourg, Soleure et Lucerne, et y demande la convocation d'une diète, ce qui a lieu. Le mandataire du pape s'y présente « und mit vil früntlichs erbietens und guter worten batt er die Eitgenossen innhalt sins anbringens, inen hievor zugeschickt, die knächt ze verwilligen und der kilchen byzestan, diewil doch der bapst sy für die besten Cristen erkante und inen sins libs und läbens für ander uss vertruwte, alss das an den gardenknächten wol schin wäre, so er von Eitgenosen by im hätte ». Les députés n'ayant pas tous mandat suffisant, et comme on se trouve « im helgen Zit », on renvoie l'affaire à une nouvelle séance, fixée au lundi de Quasimodo. Entre temps (or. fol. 310, éd. p. 194) la députation du pape se rendit à cheval à Zurich, Bâle, Soleure, Fribourg, Lausanne, et dans le Valais.

pour le Valais¹. Mes Seigneurs de Lucerne, la diète ayant pourtant lieu dans leur ville, ne trouvèrent pas le procédé correct. Aussi délibérèrent-ils de ne laisser partir personne au service du pape, et d'ordonner le retour, sous peine de corps et de vie, à tous ceux des leurs qui étaient déjà partis². De même tous les députés à la diète se montrèrent courroucés que l'envoyé du pape les eût traités avec un tel sans-gêne. C'est pourquoi l'on s'abstint de lui répondre, et se contenta d'écrire à l'évêque du Valais qu'il avisât, et licenciât les mercenaires confédérés. (Cet évêque, Monseigneur Mathieu Schinner, serait volontiers devenu cardinal, et il finit aussi par le devenir. C'est la raison pour laquelle il se donnait aux affaires du pape plus qu'à d'autres). Ceux d'Uri et d'Unterwald ayant cependant autorisé leurs mercenaires à partir, on le laissa s'accomplir...

Le mercredi même où la députation du pape avait quitté le pays à cheval, arriva dans la ville de Mes Seigneurs de Lucerne l'évêque de Lausanne³, avec vingt chevaux, au nom du roi de France; y arrivèrent également, pour l'empereur romain, les seigneurs Hans de Künseck et Ulrich de Saxe. Les deux ambassades prièrent semblablement qu'on leur permît de lever un certain contingent contre les Vénitiens, dont l'ambassade se trouvait alors à Zurich. En même temps, les Bernois dépêchèrent le banneret Wiler aux Confédérés dans Lucerne, la ville de Mes Seigneurs, pour les détour-

¹ Sur ce départ brusqué, voir l'*Histoire de la garde suisse*, de Durrer, p. 42.

² Le chroniqueur rapporte un peu plus bas (313 b) comment une foule de mercenaires quittent en secret le pays pour s'engager, et comment les Lucernois décident d'envoyer en Valais un messenger, Hans Müller, pour faire rentrer Fanckhuser et d'autres sujets, qui cependant étaient déjà en marche pour Pavie.

³ Aymon de Montfaucon.

ner avec force d'une entente, soit avec l'empereur, soit avec le roi de France, tout le jeu étant dirigé contre les Confédérés. Les députés s'en montrèrent troublés, mais prirent note de toutes ces affaires pour en référer chez eux, et fixèrent aux parties un rendez-vous à Berne, le dimanche de Cantate¹, le soir à l'hôtel, pour prendre une décision sur cet objet.

Au même temps de Pâques arriva de Rome un évêque, nommé Achille de Grassis², avec pleins pouvoirs de s'adjoindre les évêques du Valais et de Lausanne pour juger les pauvres moines prêcheurs, et c'est pourquoi la diète de Berne fut déplacée. Sinon, opinèrent certains députés, il ne leur serait pas agréable de siéger à Berne.

Comment, tous les jours après le repas, les trois évêques se rendaient auprès des pauvres moines à Berne, et les examinaient³.

Ainsi donc, l'évêque de Rome, l'évêque du Valais et l'évêque de Lausanne avaient été à Berne longtemps avant le jour fixé pour la diète, s'étaient rendus tous trois, avant et après le repas, auprès des frères prêcheurs retenus prisonniers, pour les examiner et s'informer de leurs fautes, si longtemps et si abondamment qu'à la fin ils furent, sur leur aveu, reconnus coupables, et qu'on put décider de les dégrader, de les dépouiller de leur dignité sacerdotale et de les livrer au bras séculier le jeudi avant la Pentecôte. Les examinateurs durent toutefois demeurer jusqu'après les fêtes de Pentecôte, car il se trouvait partout une foule de gens qui désiraient entendre pourquoi ceux de Berne continuaient à donner publicité à l'affaire...

¹ 6 mai.

² Schilling l'appelle ici de Gratys, plus bas de Gracys.

³ Or. fol. 318, éd. p. 199.

Tant on en a pu lire déjà des pauvres moines bernois, ils finirent pourtant par tout confirmer, en particulier le prieur, lequel raconta qu'il avait obtenu des résultats considérables par la magie noire et qu'il avait évoqué trois esprits devant le frère Jetzer, en le persuadant que c'étaient trois des plus hauts apôtres, avec de longues barbes. Mais, dit-il alors, ils étaient apparus si terribles qu'il en fut lui-même effrayé, car ils avaient disparu en lâchant de gros vents. Il avait espéré, lors de ces aveux, que le diable l'aiderait à se tirer d'affaire. Mais il ne les aida, lui et les autres, qu'à finir sur le bûcher.

Les pauvres moines prêcheurs de Berne furent, comme on l'a dit, dégradés et privés de leurs dignités ecclésiastiques le mercredi avant la Pentecôte¹.

Comme on l'a entendu, il avait été prévu qu'on dégraderait les frères prêcheurs le mercredi avant la Pentecôte, et ce jour fut maintenu. (Bien que j'aie anticipé, je ne l'ai pas fait sans raison). Ce jour-là ils furent donc publiquement, à la Kreuzgasse à Berne, sur une estrade érigée à cet effet, dégradés et dépouillés à la face de tout le monde de leur caractère sacré, par le Révérend, en Dieu Notre Père et Seigneur, Monseigneur Achille de Grassis, évêque de Castello, auditeur du tribunal spirituel de Rome, dit tribunal de rote, avec l'assistance et en présence des deux évêques du Valais et de Lausanne. On avait également dressé un autel avec des cierges allumés, des burettes, des livres et autres accessoires; les pauvres moines se trouvaient là, en ornements

¹ Or. fol. 319, éd. p. 199-200. Schilling avait, plus haut, annoncé la cérémonie pour le jeudi 24, et non pour le mercredi 23 mai.

sacerdotaux, comme pour officier à l'autel: jamais dans la Confédération on n'avait encore ouï quelque chose de pareil. Alors, l'un après l'autre, ils furent conduits du côté gauche de l'autel, devant lequel était assis l'évêque de Rome. Tous les objets du culte, qu'on leur remettait entre les mains avec respect, leur furent arrachés avec des paroles outrageantes, accompagnées de la lecture des textes convenables des sacrés canons. Puis chacun fut dépouillé, pièce à pièce, de ses ornements sacerdotaux, jusqu'au dernier. Les doigts oints du saint crême furent rognés, les moines tonsurés ras, revêtus d'habits laïques, puis repoussés du pied par l'évêque sous la puissance temporelle, saisis par les valets de justice, liés, et reconduits en prison¹. Cependant les commissaires du pape demandèrent aux Seigneurs de Berne de ne pas les torturer davantage. Ceux de Berne voulaient toutefois entendre personnellement les aveux, ce qui n'eût pourtant pas été opportun et eût soulevé trop de fièvre. Mais ils s'obstinaient à vouloir connaître les aveux, à défaut de quoi ils remettraient les pauvres gens aux tourments et à la question. Lorsqu'ils en furent informés, les évêques prièrent de déléguer huit ou douze membres du Conseil, et leur firent jurer de ne dévoiler, de leur vie, ce qu'ils allaient entendre, à personne qu'au pape, moyennant quoi ils étaient prêts, pour ramener la paix au Conseil, à leur révéler les aveux recueillis. Ce qui eut lieu séance tenante. Les Bernois voulurent alors emmurer le frère, afin de le conserver comme témoin pour le cas où l'ordre des prêcheurs voudrait quelque jour invoquer le droit

¹ *Planche 12* (or. fol. 319 b, éd. 382, main A): Dégradation des moines dominicains à la Kreuzgasse à Berne (de côté les arcades, au fond la tour de l'horloge), par les évêques de Castello, Sion et Lausanne.

contre eux en cour de Rome. C'est pourquoi huit jours s'écoulèrent encore avant l'exécution. Enfin, après de longues négociations, les moines furent livrés aux flammes, le premier jeudi après la Pentecôte. Leurs aveux furent en partie lus publiquement, et spécialement comment ils avaient renié Dieu, sa Mère et tous les saints, comment ils s'étaient livrés à l'hérésie, et ce douze années durant. Ainsi donc furent-ils exécutés ignominieusement par office de bourreau. En plus du bourreau qui se divertit aux pauvres gens, il y eut encore quatre autres bourreaux.

*Comment l'évêque du Valais et Erni Moser de Lucerne, en campagne, écrivirent au sujet des affaires de Venise, du roi de France, et d'autres*¹.

Afin qu'on ne le sût pas uniquement par ouï-dire, mais qu'on pût connaître aisément tout ce qui avait trait aux Vénitiens et à leurs ennemis, arrivèrent à Mes Seigneurs de Lucerne, le dimanche après le jour de Notre-Seigneur², des lettres de l'évêque du Valais et d'Erni Moser, à teneur desquelles les Vénitiens n'opposaient aucune résistance, mais se trouvaient tout effrayés, sous le ban du pape, et prêts à rendre à l'église, comme à l'empereur, tout ce qui leur appartenait, et même davantage. Le roi de France avait conquis Brescia, Bergame, Crémone et nombre d'autres villes sans pertes d'hommes, et partout l'on se rendait, et apportait les clés à leur rencontre. Le lundi des fêtes de Pentecôte, ils s'étaient trouvés devant un château, du nom de Peschiera³, qu'ils avaient emporté, sans sacrifice de vie, bien qu'une douzaine de mercenaires confédérés eussent été

¹ Or. fol. 323, éd. p. 201.

² Le 10 juin 1509.

³ « Bischgeri » selon le chroniqueur.

grièvement blessés¹... L'évêque du Valais écrivait aussi abondamment à Mes Seigneurs sur ces événements, et notamment comment une grande discorde régnait à Venise. A son avis, il était question de susciter une semblable discorde également au sein des Confédérés, ce dont il les invitait à se garder. Bien que ce même évêque Schinner fût partisan de l'empereur romain, c'est lui pourtant qui réussit à faire entrer les Confédérés au service du pape et du roi de France, mais seulement parce que l'un et l'autre étaient d'accord avec l'empereur. Sinon, d'après ce qu'il disait, et il doit y avoir lieu de l'en croire, il ne se serait pas chargé de l'affaire. Un cardinal se cachait en lui, qui en serait volontiers sorti². La dignité lui en fut aussi conférée à cette époque, ainsi qu'on le lira plus bas à son propos et à propos de cette campagne...

Comment certains mercenaires confédérés prirent à partie Georges Supersaxo pour la solde d'un mois³.

On a vu précédemment que quelques mercenaires confédérés étaient partis au service de Notre Saint-Père le pape Jules contre les Vénitiens; leur commandant en chef était Georges Supersaxo. Or, au moment où ils furent licenciés, les mercenaires crurent avoir droit encore à quelque solde. Supersaxo

¹ Dans les mêmes lettres, Erni Moser se justifiait des accusations que les mercenaires portaient contre lui et priait les Seigneurs de Lucerne de l'en croire de préférence: si grâce lui était faite et qu'il pouvait rentrer au pays, avec l'aide de Dieu, il voulait, de toute sa vie, ne plus s'engager à servir ni partir en guerre.

² « Es stackt aber ein Kardinal in im, der wär gern haruss gewäsen ».

³ Or. fol. 338, éd. p. 211. Cf. Durrer, *Histoire de la garde suisse*, et Büchi, *Biographie de Schinner*. — Planche 13 (or. fol. 338, éd. 399, main B).

leur promit donc qu'il tâcherait de l'obtenir, et s'y emploierait de son mieux. S'il arrivait à leur procurer la solde, ils la toucheraient. Cependant, personne ne sut jamais si Georges perçut cet argent ou non. Mais, par des racontars de rue (« durch gassenmär »), les mercenaires entendirent qu'il aurait perçu la solde d'un mois (ce qui était faux). Ils décidèrent donc de le poursuivre en justice, dans le Valais, de ce chef, et envoyèrent des mandataires en Valais pour y faire valoir leurs exigences et le citer en justice. Lorsqu'ils arrivèrent, ils durent toutefois également garantir de lui rendre raison judiciairement, car il soutenait, à l'encontre de leur revendication, que l'argent ne lui avait pas été versé. Il leur répondit de telle sorte qu'ils ne furent pas enchantés, car ils redoutaient, au cas où ils auraient eu tort, qu'il les assignât pour comparaître à Rome, ce qui aurait fait des frais trop considérables pour eux. Il avait en effet vraiment l'intention, s'il perdait son procès en Valais, d'en appeler à Rome.

Jean GRAVEN.
